



Cristalliser avec fermeté

Olivier Rollier

Depuis douze ans, les éditions Nous défendent la philosophie et la poésie, sous l'égide de Roubaud, Badiou ou Demarcq. Un catalogue consistant, audacieux, ouvert aux écritures commotionnantes.

Contre la routine éditoriale qui voit paraître à longueur d'années des livres qui s'empilent et se replient piteusement sans avoir produit le moindre effet, fût-ce sur quelques lecteurs aguerris, les éditions Nous privilégient les écrits qui manifestent un souci d'énergie et de réflexion nouvelle. Créées en 1999 par Benoît Casas, rejoint en 2008 par Patrizia Atzei, elles s'opposent très naturellement au postulat postmoderne en défrichant dans le domaine de la philosophie et de la poésie les jachères de l'époque.

« Nous » privilégie donc le volontarisme : la maison a choisi de se donner les moyens de défendre ce qui lui paraît essentiel. Si l'adage qui dit « Signe ce que tu assumes » n'est pas souvent respecté dans le monde des industries culturelles, la maison Nous renchérit en ajoutant « Et défends ce que tu publies ». C'est, autrement dit, « donne-toi les moyens et le ciel de la librairie t'aidera ». Preuve d'une confiance rafraîchissante dans la richesse des idées d'aujourd'hui, preuve aussi d'un engagement intellectuel et esthétique qui permet de résister aux règles du marché. En témoignent les essais des philosophes Slavoj Žižek et Alain Badiou, deux noms influents de la pensée contemporaine, la revue poétique *Grumeaux*, la prochaine édition complète des lettres en français de Walter Benjamin traduites par Christophe David, ou un recueil soulignant les liens de Jean Daive avec les poètes américains Robert Creeley et Charles Olson.

Rencontre avec « Nous » pour vous.

Vous avez l'un et l'autre des formations artistiques et philosophiques, qu'est-ce qui vous a poussés à devenir éditeurs ?

Benoît Casas : Tout a commencé aux Beaux-Arts, tout a com-

mencé en même temps : pensée, langue, visible. Peinture, poésie, philosophie. Une avidité de lecture. Une insatisfaction de lecteur. Ensuite, l'envie de lire et de donner à lire des textes qui n'existaient pas, des textes qui importent. Avec le souci de l'objet (typo, format, couleur), le choix ferme des premiers auteurs et sans souci réel de ce qui importe moins : difficulté, commerce, etc.

Patrizia Atzei : J'ai rejoint Benoît dans la maison d'édition début 2008, c'est avec un objectif précis que nous nous sommes associés : la faire grandir. Ainsi, j'ai à la fois rencontré l'édition et modifié ma trajectoire de doctorante en philosophie, jusque-là « naturellement » orientée vers l'enseignement ou la recherche. Devenir éditeur est le prolongement logique d'une passion pour la lecture, mais avant les livres n'étaient pour moi que des contenus – des idées, des auteurs, des écritures. Depuis, être éditrice a signifié, outre le fait de travailler à l'invention d'un catalogue, se confronter à la matérialité du livre.

Vous parlez d'« invention d'un catalogue », comment naît-il, justement ?

La maison d'édition incarne par son catalogue un « nous » jusque-là inexistant. Il naît d'abord de notre désir de lecteurs, qu'il s'agisse des grands auteurs, morts ou vivants, qui nous importent, ou d'auteurs plus jeunes ou moins connus, dont la rencontre se fait de manière plus ou moins hasardeuse. C'est une conjonction sans règle : une question de dosage, d'écart, d'insistance, d'équilibre tenu. L'expression « politique éditoriale » n'est pas sans signification : notre catalogue n'est fait que de livres que nous défendons. Curieux que ce qui devrait être le minimum requis d'un éditeur apparaisse aujourd'hui presque comme un parti pris radical...

Vous vous sentez radicaux ?

Peut-être sommes-nous perçus comme cela. Nous n'acceptons pas certains mécanismes, certaines nécessités supposées. Dans l'édition le calcul pragmatique et la logique marchande sont devenus à tel point décisifs qu'il suffit d'y être soumis le moins possible pour que vos décisions éditoriales apparaissent comme courageuses. Alors qu'il s'agit simplement de tout faire pour réussir à éditer des textes qui doivent l'être, quel que soit l'aspect incertain de leur devenir économique.

Comment avez-vous conçu vos collections ? Et notamment la collection anti-philosophique qui accueille... des philosophes ?

La collection « Antiphilosophique » rassemble des philosophes et des poètes contemporains. Le fil rouge n'est nullement un « contre la philosophie », mais l'« antiphilosophie » au sens de Lacan réapproprié par Badiou, c'est-à-dire une philosophie travaillée par ce qui est censé lui être extérieur : la tension langagière et l'expérience au sens de l'acte (*Les Mots et les actes* de Bernard Aspe témoigne avec force de ce double aspect). Il s'agit aussi d'un souci en direction de la pensée dont la poésie elle-même est capable, ce qui passe par une traversée des catégories de la psychanalyse et par la force de perturbation d'une langue inquiète de sa syntaxe (le travail de Luc Bénazet creuse ce territoire). « Now » propose de la poésie étrangère, des grands modernes et des contemporains majeurs. Son objectif : donner plus de visibilité en France à des poètes essentiels trop peu traduits ou dont le lectorat est réduit. Cette collection, créée la première en 1999, démarra par un Hopkins. Elle est depuis co-dirigée par Jacques Demarcq : l'auteur des *Zozios* nous a confié pour celle-ci de magnifiques traductions (Stein, Cummings, Zanzotto). La collection « Disparate » dont le nom est explicite réunit des textes contemporains hétérogènes, inclassables. D'un auteur à l'autre, les écarts sont immenses, mais non problématiques : la question est celle de l'étrangeté, pas celle de la cohérence. Si on peut constater que le roman « standard » a un rôle de consolation, la poésie, elle, doit avoir une fonction d'éveil. Et pour finir « Via » est une collection de textes sur l'Italie. Après plusieurs rééditions de classiques (Chateaubriand, Maupassant, Dumas, Sade), nous venons tout juste d'éditer deux grands auteurs italiens du XX^e siècle, Elio Vittorini et Curzio Malaparte. Dernière création en date, la collection « Nobis » fait le pari de traductions d'œuvres de l'Antiquité qui peuvent, aujourd'hui, être lues comme des textes à part entière. Elle s'est ouverte par un Ovide traduit par Marie Cosnay. Mais de nombreux titres sont hors collection, aussi bien de la poésie que de la philosophie (Adorno, Balso, Celan, Benjamin).

Le point commun de tout cela est peut-être une certaine acuité de présent, un pari sur le temps, prendre le risque d'une réponse, provisoire, à la question de Mallarmé : « véritablement, aujourd'hui, qu'y a-t-il ? »

Les langues poétique et philosophique semblent faire un tout pour vous, c'est le cas ?

Pas du tout ! Elles opèrent selon des modes tout à fait dissemblables. Nous sommes très réticents à l'égard de toute « poétisation » de la philosophie – Heidegger est le nom de cet échec.

On s'étonne de ne pas trouver plus d'art et d'esthétique pure à votre catalogue étant donné le parcours de Benoît...

Nous avons déjà édité un livre de photographie et avons plusieurs projets dans ce domaine, mais il est vrai que nous nous intéressons davantage à l'art qu'aux écrits sur l'art. Nous sommes

sensibles à la dimension visuelle intrinsèque du livre et de la poésie : l'impact d'une couverture, l'organisation d'une page, la typographie, etc., mais le livre d'artiste et son aura ne nous intéressent pas. Il y a un autre aspect des choses : poésie et philosophie s'inventent et se transmettent en langues, et le livre reste l'élément central d'accès à ces deux champs. Lire un poème, c'est effectuer le poème, le réactiver. Lire un texte sur la peinture ou la musique n'a pas ce caractère direct d'expérience. Il y a au fond cette conviction : le livre n'est pas le lieu de l'art.

La maison Nous dispose de plusieurs « pères » tutélaires, que vous apportent-ils ?

Les figures fondatrices, Alain Badiou et Jacques Roubaud, sont surtout décisives en termes de positions et de filiations. Notre attention au contemporain le plus aigu se soutient à la fois d'une revendication affirmative (à distance des postures postmodernes) qui vient de Badiou et d'une défense de l'invention formelle et du nom même de « poésie », qui vient de Roubaud. Mais d'autres auteurs sont avec nous depuis le début, comme Gérard Wajcman, un psychanalyste remarquable, dont nous avons édité un essai subtil (*Collection*) et des proses inclassables (*Arrivée, départ, L'Interdit*), et dont nous publions un nouveau livre le mois prochain, intitulé *Voix*. Le soutien de ces auteurs a constitué un pilier solide pour les éditions Nous et leur perception, mais notre fidélité à leur égard tient à la puissance de leur travail, voilà pourquoi notre désir de les publier est toujours intact.

Avec le prolifique Jacques Roubaud, vous avez produit trois livres peu ordinaires, Traduire, journal, La Grande Kyrielle et La Dissolution. Qu'est-ce qui vous pousse à ces audaces ?

Pour *La Dissolution* il s'agissait presque d'un devoir... voir Jacques Roubaud ne pas réussir à éditer la suite de son *Grand Incendie de Londres* pour cause de coûts de fabrication (le livre est tout en couleurs) n'était pas acceptable. *Traduire, journal* c'est une fierté d'éditeur : le livre rassemble l'intégralité de ses traductions, *donne à voir* cette face de son œuvre et son rôle de grand introducteur de la poésie américaine. Quant à l'audace, c'est un critère, oui, un critère de choix. Ce qui nous importe plus que tout : *l'invention en poésie* (qu'il s'agisse de rythme, vers ou procédures). C'est ce qui fait que nous sommes à la fois les éditeurs de Jean-Patrice Courtois, de Philippe Beck ou de Jacques Jouet, et bientôt d'Edoardo Sanguineti, dont nous achevons une traduction.

Vous mettez en évidence le philosophe slovène Slavoj Žižek, que représente-t-il ?

Une certaine radicalité politique, une pensée en mouvement. C'est par ailleurs une figure de la vivifiante « Ecole de Ljubljana » – dont nous avons aussi publié Alenka Zupancic et, très récemment, Mladen Dolar –, qui se caractérise par un mode singulier d'articulation du marxisme, de la philosophie et de la psychanalyse lacanienne.

Quelle audience vous souhaitez-vous, à court ou à long terme ?

La plus grande possible, pour Nous mais plus que tout pour les vrais livres en général. Il n'y a que de faux obstacles à la lecture : asservissement technologique, paresse ou son envers d'affairement. Il n'y a qu'à *prendre* le temps. Il ne sera pas perdu.

Propos recueillis par Éric Dussert

CARTE D'IDENTITÉ

Éditions Nous
4, chemin de Fleury
14000 Caen
www.editions-nous.com

Création en 1999
Titres au catalogue : 57
Tirage moyen : 1000 ex
Meilleures ventes : *L'Éthique*
d'Alain Badiou (5300 ex),
Sur Proust de Walter
Benjamin (1600 ex)
Diff.-distri. : Belles Lettres